

Les mots de la ville

In: Genèses, 33, 1998. pp. 2-3.

Citer ce document / Cite this document :

Depaule Jean-Charles, Topalov Christian. Les mots de la ville. In: Genèses, 33, 1998. pp. 2-3.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1998_num_33_1_1535

les mots de la ville

Diverses par leur terrain et leur approche, les études réunies dans ce dossier s'attachent à la ville selon un point de vue qui, délibérément, est celui des mots, des dénominations. Les mots, en effet, structurent l'espace : des catégories de l'urbain sont à l'œuvre dans les termes génériques (village, ville, bourg), comme dans les divisions larges ou fines de la ville (quartier/faubourg, *extra muros/intra muros*) ou, entre spatial et social, dans les jeux de la stigmatisation urbaine, plus généralement dans la façon dont des identités s'inscrivent dans des territoires, parfois aussi s'effacent.

Plurielles ou singulières, des «aventures de mots» sont ici proposées. Christine Lamarre s'intéresse à l'avènement de nouvelles catégories de classement des villes dans la France du XVIII^e siècle et à celles qui sont ainsi supplantées : comme les étoiles du système de Ptolémée qui servit de modèle aux géographes soucieux de classifications urbaines, il arrive que les mots perdent leur éclat, et s'éteignent. Xavier Huetz de Lempis s'attache au toponyme *Manila* qui, au cours du XIX^e siècle, «sort» des murs de la place forte pour englober progressivement l'ensemble de l'agglomération et, ainsi, toute la société coloniale plutôt que les seuls Espagnols. Mohamed Kerrou analyse les divisions de l'espace de Kairouan depuis le Protectorat, la manière dont, entre langue administrante et désignations ordinaires, elles rivalisent et, pour certaines, se «réfugient» dans les registres populaires. José Tavares Correia de Lira explore, depuis les lexicographes de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, les destins du terme *mocambo* qui, chargé d'une longue histoire commencée en Afrique, devient au début du XX^e siècle chez les hygiénistes de Recife un équivalent de «taudis».

À la lumière de ces contributions on voit que les évolutions sont rarement linéaires, que leur vitesse, plutôt lente dans l'ensemble, n'est pas égale. Le mouvement des mots procède par glissements sémantiques ou extensions, par constructions, définitions, uniformisations, mais aussi par résistances, estompages, évanouissements, pertes : il semble n'être qu'exceptionnellement synchrone avec d'autres changements d'ordre non-langagier.

Dans ces processus où paraît prévaloir une logique des petites touches et retouches, il y a toutefois des infléchissements plus appuyés, des accélérations, voire des basculements, où des dispositifs et des acteurs spécifiques interviennent de façon plus décisive. Avec une efficacité variable, il s'agit de *réformer* l'organisation de l'espace et de la société, avec ou à travers les nomenclatures, que le projet fasse ou non partie d'un programme global ou explicité théoriquement. C'est en réformateurs, à l'évidence, que se comportent les géographes français lorsqu'ils préparent l'adoption d'un nouveau critère de distinction des villes fondé sur le nombre d'habitants. Les réajustements auxquels sont soumis les découpages de l'espace de Manille ou de Kairouan sont certes moins lourds de conséquences épistémologiques, mais procèdent eux aussi d'une dynamique réformatrice qui s'efforce d'effacer

d'anciennes structures politiques et formes d'identité. Le mot *mocambo*, qui à l'origine réfère à l'univers rural des esclaves, en vient à désigner le champ d'intervention par excellence des politiques de logement et de planification urbaine : devenu le taudis à éradiquer, il est désormais une catégorie opératoire pour la cartographie et les recensements.

Mocambo fera l'objet d'autres intentions réformatrices, antinomiques, de la part d'intellectuels qui l'assimilent à un ensemble de valeurs populaires vivantes, symbole d'un métissage dont la culture nordestine serait le creuset. Comme on peut l'observer dans d'autres contextes de stigmatisation urbaine, le lexique est soumis dans ce cas à une tentative d'inversion sémantique, visant à la réhabilitation d'une identité de la part non pas du stigmatisé qui revendiquerait en quelque sorte son stigmate, mais d'un regard inquiet et savant, porté de l'extérieur et d'en haut.

Dans les situations de réforme évoquées, les mots de la ville apparaissent comme révélateurs de rapports de force dont ils sont tantôt des instruments tantôt des enjeux. À Kairouan par exemple, autour des notions de quartier et de faubourg, se jouent des conflits avec la logique administrative coloniale, mais aussi entre valeurs citadines, monde rural et monde bédouin. Les mots renvoient également à des agents que l'on peut identifier selon les registres lexicaux qu'ils utilisent – technique, savant ou populaire – leur façon de se situer par rapport à ceux-ci et la manière dont ils travaillent sur la langue. À cet égard, la géographie et les géographes auxquels Christine Lamarre prête attention jouent un rôle important : ils critiquent les systèmes en usage et en élaborent de nouveaux tout en se tenant près de la langue quotidienne, dont ils relèvent les particularités, voire les bizarreries, et en mesurant les écarts entre lexique savant et lexiques locaux.

Aux différents registres de langue et à ceux qui les mobilisent, correspondent les types de corpus auxquels le chercheur de «mots de la ville» se réfère : les archives que constitue une administration productrice et réformatrice de nomenclatures, une riche et exigeante littérature géographique, des éléments d'enquête orale. Ces corpus sont des sources pour la connaissance de l'outillage mental mis en œuvre sur la ville.

Qu'il s'agisse de démarches proprement cognitives ou de points de vue plus immédiatement orientés vers l'action, du flou, des zones d'ombres, comme des taches aveugles apparaissent, qui indiquent les difficultés inhérentes à tout projet de dénomination. Ce sont ces difficultés que José Tavares Correia de Lira et Xavier Huetz de Lempis prennent pour point de départ et constituent en objet d'enquête, ce sont elles qui permettent à Mohamed Kerrou de découvrir tout un domaine enfoui dans le langage ordinaire des habitants. Christine Lamarre montre comment, en privilégiant des critères quantitatifs qui semblent satisfaire à une exigence d'uniformisation, la nouvelle classification des villes qui se met en place au XVIII^e siècle ignore des réalités intermédiaires dont l'ancien système tentait de rendre compte. De quoi nous rappeler que les mots qui ordonnent l'espace et lui donnent sens le font selon un procès social et langagier qui jamais ne s'achève tout à fait¹.

Jean-Charles Depaule et Christian Topalov

1. Ces travaux ont été réalisés dans le cadre du Groupement de recherches du CNRS «Les Mots de la ville», avec l'appui du programme MOST de l'UNESCO.